



Lettres ou pas Lettres

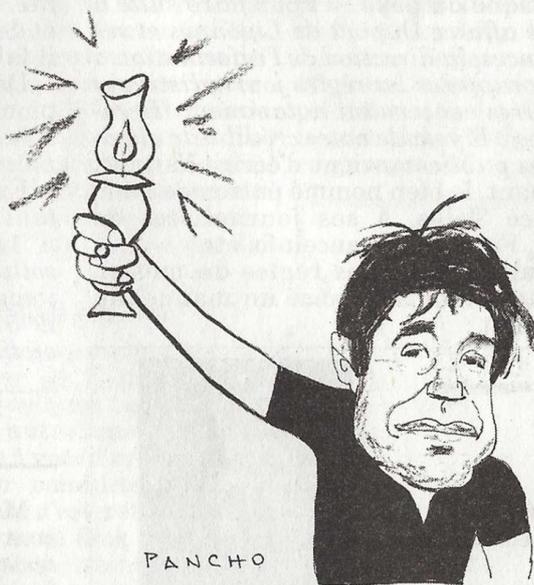
A l'attaque de l'attaque

Dans "Nuit espagnole" (Stock), Adel Abdessemed raconte comment "Guernica" fait "la guerre à la guerre". Et comment l'artiste, face aux totalitarismes politique ou religieux, doit être à la pointe du combat.

UNE NUIT au musée, quelle belle idée ! Sauf s'il s'agit de visiter l'Outrenoir de Soulages un soir de grève EDF, qui ne rêve pas de s'y laisser enfermer pour goûter en privilégié le charme d'un tête-à-tête nocturne avec les artistes et leurs œuvres ? Hollywood en a produit des films d'opérette avec Ben Stiller, Stock une collection de livres de haut vol. Après Kamel Daoud, qui avait disserté sur érotisme et djihadisme à partir des nus de Picasso (« Le Canard », 16/10/18), c'est son ami Adel Abdessemed qui a passé la nuit au musée Picasso. L'artiste franco-algérien avait apporté quelques bonnes bouteilles, dont un côte-rôtie de 2014 qui a laissé des traces, et un ami, le journaliste Christophe Ono-dit-Biot, qui lui a servi de « scribe ».

Cette nuit-là, il y avait une expo « Guernica » à l'hôtel Salé. La toile du maître est restée au musée Reina Sofia de Madrid, mais les études préliminaires de l'artiste sont bien là. Et les photos de Dora Maar, qui figea pour l'éternité son amant au travail dans son atelier parisien de la rue des Grands-Augustins, aussi.

Le Catalan s'était servi de ces photos pour modifier sa toile géante. La jeune République espagnole lui avait commandé une fresque murale pour l'Expo universelle de Paris de 1937. Picasso tient son sujet après le bombardement de la ville basque de Guernica, le 26 avril 1937, par les aviations allemande et italienne, nazis et fascistes répandant l'horreur pendant des heures pour servir leurs alliés nationalistes espagnols. La toile n'aida pas les républicains à gagner la guerre, mais sa



dénonciation des crimes franquistes et de ses alliés est passée à la postérité.

Adel Abdessemed, lui aussi, a connu la guerre civile. Celle menée par les islamistes en Algérie, celle du GIA, « *Daech avant Daech* », qui l'obligea à s'exiler en 1994 pour pouvoir continuer d'être artiste. Adel parle de son passage aux Beaux-Arts d'Alger, quand il revendiquait le « *droit au nu, au modèle d'après nature, aux cours d'anatomie qui ne soient pas seulement la représentation des os* ». Il raconte Nadia, le dernier modèle qui « *vivait dangereusement* ». Une ancienne ballerine du Ballet national algérien qui, « *à 50 ans, restait jeune femme, belle pour la vie, comme les déesses de l'Antiquité qui n'ont*

pas d'âge ». Nadia a été obligée de se rhabiller, de « *recouvrir sa peau* », les islamistes n'aimant ni le nu ni les femmes. Nadia n'a pas été assassinée, mais le directeur des Beaux-Arts oui. « *C'était un homme libre, il l'a payé cher* ». Ahmed Asselah et son fils ont été tués dans l'enceinte de l'établissement. Adel, lui, a été séquestré avec une dizaine d'étudiants pendant trois jours. Par des djihadistes en baskets avec machettes et kalachnikovs. « *Ce qui comptait, c'était terroriser. Paralyser la pensée par la peur* ».

Adel aurait pu mourir comme un martyr. Il a finalement choisi de partir. « *Mon seul objectif, c'était d'être Picasso pour faire "Guernica"* ».

Dans « Guernica » trône une petite flamme portée par une femme. Elle « *indique la voie de la lumière* » après le massacre. « *Un phare pour les artistes qu'on veut soumettre* », explique Adel. Les artistes sont des résistants. Ils sont là pour « *montrer le chemin, éclairer. Braquer la lampe, la vieille lampe de l'art* ». « *Je me battraï artiste, je danserai artiste, je serai redoutable en tant qu'artiste, je serai à l'attaque jusqu'au bout* », conclut le plasticien franco-algérien.

Adel est « innocent », mais son œuvre est bien une œuvre de combat, de tous les combats de son époque contre le terrorisme, le fanatisme, l'hypercapitalisme ou l'indifférence dans laquelle meurent les migrants. Les « Guernica » d'aujourd'hui.

Jean-Michel Thénard